

SERGE LA BARBERA

LE SYNDROME DE SALAMMBÔ

Allia, 141 p., 6,20 €

De l'auteur, on ne saura rien, sinon ce qu'il nous apprend lui-même – grâce en soient rendues à l'éditeur, qui, de façon devenue exceptionnelle, nous épargne les descriptions toujours surprenantes d'inanité fleurissant en quatrième de couverture. Serge La Barbera est né en Tunisie, en est parti avec ses parents en 1962, y est revenu régulièrement pour de courts séjours depuis les années 80. Plus précisément, il est né à Salammbô, et ce que d'aucuns vivraient avec jubilation, lui l'a toujours ressenti comme une mystérieuse imposture. C'est la quête du sens de cette impression violente que le récit entreprend,

dans un double mouvement : à la suite des Printemps arabes, il est invité, en France, à faire une conférence sur la signification et l'ampleur de la révolte tunisienne ; parallèlement au texte de cette conférence, et aux réactions qu'elle suscite, il raconte sa propre histoire tunisienne, celle du pays, celle de ses liens avec lui, sur fond d'interrogation pressante de la question de l'antisémitisme. La Barbera a des origines siciliennes, mais on le prend souvent « pour un Juif ». C'est la reconnaissance de cette origine, tue par la famille – qui pratique un antisémitisme verbal convaincu –, que ses voyages et ses questions vont lui permettre de faire, en finissant ainsi avec « le syndrome de Salammbô », ce malaise existentiel qui a marqué sa vie. « Le mystère de mes origines que mon physique dévoile de manière facétieuse » a créé ce malheur sourd de « celui qui ne

parvient pas à accepter d'où il vient et nie son passé familial ». Étrangement, les « mémoires génétiques » nichées dans « les cellules » réclamaient que soit assumée cette « judéité ».

On peut être surpris par une telle essentialisation, à tout le moins... En revanche, on apprend des détails non dénués d'intérêt sur l'histoire de l'autonomie interne de la Tunisie, sur le rôle joué par la guerre d'Algérie, sur la place des Juifs pendant le protectorat, sous Bourguiba, depuis la « Révolution », sur le double tropisme qui fera choisir à certains Israël et à d'autres la France, et sur le regard

porté de France sur le « doux Tunisien », opposé au sauvage Algérien. De même, on aura une lecture des transformations tunisiennes, sans antipathie pour El Naharda, seul parti apte à l'« endiguement révolutionnaire ». Si on peut sourire de voir les agréables séjours des invités de Ben Ali ou des autorités de l'époque considérés comme « une forme inversée de courage », si on peut s'ébaubir de l'insistance sur le « patrimoine génétique » et s'amuser d'un style imperturbablement compassé, les lecteurs découvriront néanmoins ici ou là des informations peu habituelles et non dénuées d'intérêt.